

Un président devient fou

Michel MESCLIER

Ne devient pas fou qui veut, devient président qui le peut. Nous pourrions commencer comme cela, sur ce demi-ton moraliste distinguant vouloir de pouvoir, et méditer sur la maxime par laquelle Lacan fait de la folie l'exception et non la règle, contre Pascal : « Les hommes sont si nécessairement fous que ce serait être fou par un autre tour de la folie que de ne se croire pas fou », quoique, Lacan en convient, Pascal dans cette pensée nous parlât de normalité, soit de psychose sociale.

Ne devient pas fou qui veut, le proverbial est ici relayé par une hypothèse que nous savons centrale dans la théorie lacanienne des psychoses : la forclusion du signifiant du Nom du Père. Il y aurait les sujets pour qui : non, pas de forclusion donc pas de folie, et les sujets pour qui : oui, forclusion du Nom du Père, oui, folie possible. Les élus en quelque sorte ; les élus à la liberté, à l'impossible, à la jouissance, au réel, à la mort du sujet en prime. Mais des élus qu'aucun signe ne désigne pour aucune destinée écrite dans la paume de la main. La forclusion du Nom du Père n'est pas détectable, ni localisable avant le déclenchement, malgré les efforts des arpenteurs des psychoses ordinaires, blanches, froides, enfin non déclenchées, voire non déclenchables, pour détecter chez les normaux des indices de forclusion. Mais il est vrai qu'il suffit parfois d'une mauvaise rencontre pour que la psychose frappe celui qui s'en croyait exempt. Avec la notion de forclusion du Nom du Père, nous sommes devant un facteur causal disjoint du moment de déclenchement.

On voit que cette thèse du défaut d'un signifiant primordial, thèse longuement soutenue par Lacan ¹ précisément depuis la leçon du 18 avril 1956 de son séminaire sur les psychoses, cette thèse n'est pas très catholique. Elle se range plutôt sous le paradigme de la prédestination, elle sent le fagot luthérien, où l'éclosion d'une psychose ne serait que la signature – *signatura rerum* – d'une malédiction, d'une élection par le mal dit, par le défaut du symbolique. En infiniment plus stupide, l'affirmation du scientifique qui interdit toute compréhension avec un « c'est génétique » adhère au même paradigme. Un pas de plus et nous verrions dans cette élection au malheur la marque du Démon qui justifierait le parfait palindrome : *élu par cette crapule*.

Michel Mesclier, <micel.mesclier@free.fr>

1. J. Lacan, *Le séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 230.

Mais nous savons aussi que Lacan l'hérétique fut hérétique au lacanisme et qu'à partir de sa lecture de James Joyce il remit en cause la causation de la psychose. Ce progrès dans le travail du concept de psychose n'eut de cesse dans l'enseignement de Lacan et le retour au séminaire de 1956 ne peut se faire qu'à la lumière de cette dialectique permanente. En revanche, il existe une singularité dans la construction de tous les cas de psychose ; c'est le moment où se déchire la trame de l'expérience de réalité du sujet, le moment d'extra-ordinaire dans la banalité du monde. C'est ce moment de déclenchement de la psychose que nous allons examiner dans le célèbre cas du président Schreber en questionnant la pertinence de la thèse forclusive.

Devient président qui le peut. Cet adage n'a pas d'auteur ou alors c'est la *vox populi*, la sagesse des nations. Dans un pays, le nôtre, où pullulent les présidents, il convient d'examiner les nuances de la variété. Entre la présidence d'une association de pétanque et celle d'une République, un écart persiste malgré les simagrées de l'une pour condescendre à l'autre. De même, occuper la place de président d'une cour d'appel de première importance implique autrement le sujet qui s'en charge que la direction d'une confrérie d'étudiants. Pour le dire simplement : dans les sociétés modernes, certaines places éminentes, avec la fonction qui s'y rattache, font de leur locataire un sujet d'exception et confèrent à ses actes une puissance symbolique connectée au réel.

Nul ne contestera que la parole d'un juge en exercice porte autrement que celle d'un amuseur public. Bien que, dans un régime présidentiel, un amuseur public puisse avoir une parole redoutable dans ses effets. On le vit avec Ronald Reagan ; mais l'acteur devenu président s'acquitta très honorablement de sa charge sans en devenir fou. Sans doute son métier lui donna-t-il des armes utiles pour cette fonction qui, dans un monde où les mythes sont désaffectés, requiert à la place du sacré la trame d'une fable et les illusions des semblants. Et c'est bien là que les éminentes fonctions sont dangereuses pour les sujets qui ne peuvent assumer ce semblant accordé à la subjectivité de leur époque. Le président Schreber fut de ceux-là, à l'échelle d'un *Land* germanique, alors qu'à celle plus modeste d'une petite ville, lorsqu'il était président de la cour d'appel de Chemnitz, il s'en débrouillait fort bien.

Un témoignage inestimable : les *Mémoires d'un névropathe* de Daniel Paul Schreber

Par quel chemin approcher la psychose qui s'empara du président Schreber ? J'avancerai comme le firent Freud puis Lacan. J'ouvrirai ce formidable témoignage que sont les *Mémoires d'un névropathe* ² où Schreber, de l'intérieur de sa psychose, dans un style, avec une rigueur qui ne déparent pas une bibliothèque classique où se côtoient Rousseau et Montesquieu, introduit son lecteur à la raison de sa folie.

2. D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 2003.

Lorsqu'il rédige ses mémoires, Schreber est hospitalisé à la maison de santé Sonnenstein à Pirna, le plus ancien asile psychiatrique d'Allemagne (remarquons au passage que le nom du lieu évoque la pierre et le soleil, soleil qui fut un astre très actif dans les hallucinations de Schreber). Nous sommes en 1900, l'année où paraît la *Traumdeutung* de Freud ; Schreber écrit son ouvrage à partir d'une multitude de petites notes et de carnets, d'observations autoscopiques griffonnées dès que ses capacités mentales restaurées le lui permettaient, à partir de 1896. Nous verrons que la prise de notes, effectives et pragmatiques de sa part, se double d'une prise de notes délirantes par ceux qui le persécutent, qui enregistrent ainsi toutes ses pensées. Schreber compose un livre qui témoigne de sa réalité, de sa réalité réelle puisque, dans son cas, il s'agit d'un continuum topologique, et ce livre est un plaidoyer pour que la justice libère le juge Schreber de l'internement psychiatrique. Pragmatique en effet, efficace, Schreber, bien que toujours délirant, obtient, en 1902, sa libération et le rétablissement de ses droits civiques. Qu'on mesure ici le progrès de la justice en Europe, depuis cet arrêt de la cour d'appel de Dresde du 14 juillet 1902 jusqu'à notre récente loi sur la détention de sûreté.

Une théologie neurocosmique

Les *Mémoires d'un névropathe* commencent par une lettre ouverte au professeur Flechsig, dans laquelle sur un ton des plus respectueux Schreber tente de convaincre son ex-médecin que tout ce qui peut, dans ces mémoires, attenter à sa dignité concerne non pas sa personne, mais un moment de la vie de son âme qui, sous la forme de nerfs manipulés par Dieu, créa par branchement sur ceux de son patient l'état morbide qu'il traverse. Le crime dont Schreber doit faire état par une sorte de nécessité morale, d'obligation de vérité, est un meurtre d'âme accompli en premier lieu par un ancêtre du professeur et sans cesse perpétré depuis ce meurtre originel. On comprend dès les premières lignes que le délire se confond avec le témoignage, que son ouvrage a la structure d'une bouteille de Klein.

Vient ensuite un premier chapitre où le président Schreber expose de manière synthétique l'univers dans quel il vit, ainsi que la biologie, la physique, la théologie et le système de causalité de cet univers. Je ne vais pas reprendre en détail son exposé fort complexe. Je dois cependant évoquer l'essentiel pour que le chapitre suivant consacré au début de sa maladie soit compréhensible.

Pour Schreber, l'être humain est composé de deux parties : une partie corripible, son corps biologique, et une partie immortelle sinon incorripible, l'âme. Mais il ne s'agit pas d'un dualisme classique. L'âme qui pour lui est identique aux facultés les plus élevées de l'entendement est aussi de nature biologique : l'âme, ce sont les nerfs, ou plus exactement elle est entièrement contenue dans chaque nerf. Schreber

imagine son système nerveux comme un ensemble fractal, étrange intuition. Cependant, les nerfs humains sont en quantité finie et leur nombre détermine la durée de la mémoire sensitive. Là aussi c'est surprenant, le neurone est à peine découvert et on nous parle d'une quantification des capacités mémorielles.

Ces nerfs humains, lorsqu'ils sont excités, attirent les nerfs divins, car Dieu est un être entièrement composé de nerfs. L'excitation nerveuse humaine va donc provoquer un frayage pour les nerfs divins qui se branchent sur les hommes par un raccordement nerveux. Schreber invente au passage la synapse, qui fournit à Freud la matière de sa psychologie scientifique. Le Dieu schrébérien est donc un être sans corps fait d'une infinité de nerfs qui sont aussi des rayons créateurs.

La propriété majeure des rayons divins est de parler, d'une voix créatrice. Ce sont ces voix qui vont envahir la pensée de Schreber, qui vont lui parler, le parler et faire surgir *ex nihilo* des visions plus réelles que le champ visuel. Dans l'univers schrébérien, le système signifiant devient parlant et sonorise tous les rapports du sujet avec le monde. Or Dieu, dans son fonctionnement habituel, n'a aucun rapport avec les vivants, il doit même éviter leur commerce, car des raccordements trop massifs de nerfs vivants sur les siens le mettraient en danger. Dieu n'intervient qu'à la mort des humains pour disséquer les nerfs des cadavres pourrissants. Ces nerfs récupérés subissent un recyclage afin d'intégrer la masse nerveuse divine, après une épuration et un séjour probatoire dans un lieu intermédiaire que Schreber nomme *les vestibules du ciel* où ils gagnent la béatitude. Ces âmes mortes, devenues nerfs ou rayons divins, conservent leur savoir et leur pouvoir de parole ; bien que mêlées dans les faisceaux nerveux de Dieu, elles gardent leur autonomie et peuvent communiquer par branchement de nerf.

En effet, Dieu n'est pas qu'un équarisseur des âmes, un chiffonnier des nerfs, il redistribue leur surcroît à des sujets d'exception et choisis tels que le président Schreber. Dieu, tout divin qu'il soit, se soumet à l'ordre supérieur de l'univers. Cet ordre, merveilleux d'intelligence et d'harmonie, ordonne que Dieu, par raccordements et miracles dus à ses rayons, transforme en femme, après éviration, le président, qu'il épousera, qu'il fécondera, afin que le président devenu mère donne naissance à une nouvelle race d'hommes supérieurs. Ce processus prendra probablement plusieurs siècles, mais devra inévitablement s'accomplir. La femme de Dieu, Daniel Paul Schreber, pourra alors mourir en paix.

Lorsque la fin de ce programme fut connue, comprise et acceptée par Schreber, sa dérélition cessa. Sa transformation ordonnée en femme de Dieu fut une issue aux pires souffrances de sa folie et constitua l'inexpugnable noyau de son délire. Nous verrons avec Lacan qu'il s'agit de la construction d'une métaphore délirante qui stabilise à son étiage la catastrophe de l'imaginaire.

Avant cet apaisement dans la perlaboration du délire, Schreber traverse en martyr un enfer qui ferait pâlir celui de Dante, bien que, dans sa théologie, le diable n'existe point. Il n'y a que des diables autoproclamés dans la lignée de son principal persécuteur : le professeur Flechsig lui-même s'élevant au rang de Führer des diables. Et c'est précisément ce qui fait le tourment du président, car l'âme de Flechsig, grâce à une perversité transmise par son ancêtre, le premier meurtrier d'âme, s'emploie, grâce à des raccords nerveux usurpant le pouvoir des rayons divins, à corrompre les nerfs de Schreber en jouissant sexuellement de lui afin de le mettre en conflit avec Dieu pour entraver le projet hiérogamique voulu par l'ordre de l'univers. Et d'ailleurs, Dieu, être imparfait qui ne comprend rien aux hommes vivants, va mal se comporter, va provoquer des souffrances inouïes au lieu de la volupté attendue et conduire Schreber au bord de la destruction définitive en le laissant en plan, en lui retirant la jouissance de ses rayons divins.

C'est bien parce que Schreber est d'une qualité et d'une trempe exceptionnelles qu'il triomphera de la malignité de l'âme Flechsig et de la stupidité de Dieu. Dieu reconnaîtra le mérite de sa victime, comprendra que ses nerfs demeurés pleins d'une jouissance pure sont propices à la fécondation et le prendra pour épouse. Nous sommes loin, mais vraiment très loin, de l'union divine d'une Thérèse d'Avila, qui pourtant ne manquait pas de caractère. Le terrifiant délire théophanique de Schreber est aux antipodes de la joie des mystiques.

**« Ce doit être une chose singulièrement belle d'être une femme... »
De l'aura au déclenchement de la psychose**

J'ai simplifié à l'extrême la présentation de son système délirant foisonnant et complexe, car je souhaite suivre pas à pas le témoignage qu'il donne de son déclenchement. Écoutons-le : « J'ai donc été deux fois malade des nerfs, chaque fois à la suite d'un surmenage intellectuel ; la première fois à l'occasion de ma candidature au Reichstag (alors que j'étais président du tribunal de grande instance du *Land*, à Chemnitz), la deuxième fois lorsque tout juste investi de la charge que l'on venait de me transmettre, de président de chambre à la cour d'appel de Dresde, je dus faire face à un monstrueux surcroît de travail ³. »

« La première des deux maladies se déclara dans le courant de l'automne 1884, elle guérit complètement à la fin de 1885. » Nous savons peu de chose sur cette maladie sinon qu'il était envahi par des pensées hypocondriaques et des projets de suicide. « La seconde maladie de nerfs se déclara en octobre 1893 et dure toujours. À ces deux reprises, j'ai passé une grande partie de la maladie à la clinique psychiatrique de l'université de Leipzig, dirigée par le Professeur Flechsig, aujourd'hui conseiller privé, la

3. *Ibid.*, p. 44.

première fois du début décembre 1884 au début juin 1885, la deuxième fois de la mi-novembre 1893 jusqu'à la mi-juin 1894. » « La première maladie se déroula sans que survînt un seul de ces épisodes touchant au surnaturel dont j'ai traité dans les précédents chapitres. »

Schreber décrit son premier séjour chez Flechsig et l'accuse d'avoir eu recours à de *pieux mensonges* (l'adjectif a son importance). Or il estime que ce n'était pas nécessaire pour son cas, car : « On eût dû bien sûr reconnaître tout de suite en moi l'être d'esprit élevé que j'étais, doué d'une intelligence et d'une perspicacité exceptionnelles » (il ne se prend pas pour trois pommes). Il critique également le fait qu'il ne pût avoir accès à la balance qui servait à peser les malades, balance qu'il trouve d'une conception singulière, inconnue de lui, et qui lui aurait permis de se débarrasser de ce qu'il désigne comme des idées hypocondriaques telles que l'obsession de maigrir. On voit le mode métonymique et magique de sa pensée : une balance étrange aurait pu résoudre son problème de poids. Il dit peu de chose sur cette première maladie.

« L'essentiel était qu'enfin je fusse guéri et, dès lors, je ne pus qu'être empli des sentiments de la reconnaissance la plus vive envers le Professeur Flechsig, sentiments que je lui exprimai à nouveau, lors d'une visite, et par des honoraires à mon avis équitables. » Ambivalence des sentiments ; en revanche, sa femme voue une vénération à Flechsig et conserve son portrait sur sa table de travail. « Après la guérison de la première maladie de nerfs, je passai avec ma femme huit années de bonheur à tous égards, comblé d'honneurs, assombries seulement passagèrement par la déception plusieurs fois renouvelée de nos espérances de voir un jour notre union bénie par la venue d'un enfant » (plusieurs fausses couches de sa femme). Il ne faut pas négliger cette déception. Schreber reste en souffrance dans un désir idéal. Son rapport au phallus se pose d'une manière problématique. Pouvons-nous aller jusqu'à penser que les fausses couches répétées de sa femme ne sont pas sans lien avec l'absence de ce signifiant chez le procréateur ? C'est une question.

En juin 1893, Schreber est nommé président de la cour d'appel de Dresde et c'est le ministre de la Justice, le docteur Schurig, qui lui annonce la nouvelle. Dès lors, il se met à rêver qu'il est de nouveau malade des nerfs, puis : « Un jour, cependant, un matin, encore au lit (je ne sais plus si je dormais encore à moitié ou si j'étais réveillé), j'eus une sensation qui, à y repenser une fois tout à fait réveillé, me troubla de la façon la plus étrange. C'était l'idée que, tout de même, ce doit être une chose singulièrement belle d'être une femme en train de subir l'accouplement ⁴. »

Ces rêves sont dans ses écrits interprétés avec le délire du branchement des nerfs divins, rêves et pensées envoyés par Dieu.

4. *Ibid.*, p. 46.

Nous remarquerons le terme de sensation pour décrire l'idée bizarre et son trouble. Comme une équivalence entre jouissance et pensée. Cette pensée préconsciente ou hypnagogique ne peut manquer de nous frapper par son analogie avec la transformation hallucinatoire et délirante que subira le corps de Schreber, métamorphose transsexuelle en femme afin que s'accomplisse un destin dicté par un ordre supérieur. Nous devons cependant éviter d'identifier l'idée de coït subi en position féminine à un fantasme. Il s'agit probablement d'un dénouage partiel au croisement du symbolique et de l'imaginaire. La sensation troublante est une discrète intrusion de la jouissance Autre là où le corps ne peut pas être symbolisé par le signifiant phallique réglant la différence des sexes.

La pensée de coït vient dans un après-coup comme une interprétation prédéli-rante. Schreber la rejette parce qu'il n'y croit pas encore, mais nous sommes déjà dans le temps du déclenchement. D'évidence, sa nomination requiert une ressource symbolique que le sujet ne trouve pas. Le fait qu'il rêve au retour de sa précédente maladie est une demande adressée à son médecin, le professeur Flechsig. Or ce recours inconscient va le confronter à un transfert où Flechsig est en position paternelle, en position de rival dira Freud et d'objet d'amour homosexuel, en position de Un-père soutiendra Lacan. Nous reviendrons sur cet écart entre leurs interprétations. Retenons que Schreber est confronté à un défaut dans l'Autre pour que son nouveau titre, son nouveau nom de magistrat prenne une signification phallique. Il se retrouve sous un signifiant sans signifié et ne sait plus s'il est un homme ou une femme.

Les craquements miraculeux de l'univers

Il prend ses fonctions de président de cour d'appel le 1^{er} octobre 1893 et doit redoubler d'efforts pour, dit-il, acquérir la considération de ses collègues et du milieu professionnel. Il est impressionné par le fait que les membres du conseil qu'il préside (cinq juges) sont plus âgés et plus expérimentés que lui. Certains ont vingt ans de plus que lui – comme il a la cinquantaine, cela fait soixante-dix ans pour les plus âgés.

Il dit être surmené et perd le sommeil entre fin octobre et début novembre. Surviennent alors les premières hallucinations auditives. « Au cours de plusieurs nuits pendant lesquelles je ne pus trouver aucun sommeil, un craquement revenant à intervalles plus ou moins longs se fit entendre dans le mur de notre chambre à coucher, me réveillant chaque fois que j'étais sur le point de m'endormir. En ce moment-là nous avons naturellement pensé à une souris, bien qu'il eût bien dû nous apparaître assez surprenant qu'une souris eût pu se glisser jusqu'au premier étage d'une maison solidement bâtie. Mais après avoir entendu ces mêmes bruits à d'innombrables reprises, et pour les entendre encore actuellement (sept ans plus tard) nuit et jour, je l'ai reconnu pour être de façon incontestable l'effet de miracles divins – d'autant que

les voix qui me parlent les désignent, à savoir qu'elles les appellent des perturbations (*Störungen*)⁵. » Schreber donne son explication du phénomène : il s'agit du *dolus indeterminatus* que lui font subir les âmes, c'est-à-dire des provocations (*Störungen* : perturbations, brouillage radio, interférences, harcèlement tactique).

Son état s'aggrave début novembre. Il est hospitalisé le 21 novembre 1893 à la clinique des maladies mentales de l'université de Leipzig, dirigée par le professeur Flechsig, neuroanatomiste célèbre, après une série de malaises, une insomnie totale au cours de laquelle il fait une tentative de suicide par strangulation. Schreber glisse vers un état mélancolique : « Je ne pus m'occuper à aucun passe-temps ; je ne vis non plus personne de ma famille. Les jours se déroulèrent donc infiniment tristes ; mon esprit n'était presque occupé que de pensées de mort. » Les tentatives de suicide s'enchaînent. Il est placé en cellule de force pour fous furieux : « Je me trouvais déjà, d'ailleurs, dans la grande agitation, dans un délire fébrile pour ainsi dire. » Il se bat avec les infirmiers. « Je me considérais comme tout à fait perdu, et fis dans la nuit une tentative de suicide évidemment manquée pour me pendre avec un drap au chevet du lit. »

La visite d'un assistant de Flechsig l'apaise mais, après un peu de répit, il est de nouveau saisi par l'angoisse. « Le lendemain matin, je me retrouvais dans l'état antérieur de délabrement nerveux ; celui-ci fut si grave que je vomis le petit déjeuner qu'on m'avait présenté. Les traits tout décomposés que je crus apercevoir sur le visage du gardien R. me firent une impression particulièrement effrayante. »

Le désastre de l'imaginaire

Ici, première mention d'une atteinte de l'imaginaire. La perception du visage humain s'altère. Les traits se décomposent. Ce mot n'est pas anodin dans sa banalité, car la décomposition du corps sera au cœur du délire de Schreber.

Il s'enfonce dans la dépression et les crises d'angoisse ne cessent pas. « Mon optimisme était totalement brisé, toute autre perspective que celle d'une issue mortelle à trouver dans le suicide avait disparu en moi. » Même sa femme très présente ne parvient pas à le consoler et lorsqu'elle s'absente trop longtemps son état s'aggrave encore. « Lorsque après un long temps, je la revis parfois, à la fenêtre de la chambre d'en face, des changements si importants s'étaient produits dans mon entourage et en moi-même que je ne crus plus voir en elle un être vivant, mais seulement une de ces formes humaines dépêchées là par un miracle, "image humaine bâclée à la six-quatre-deux". » Sa femme lui apparaît en miroir dans la fenêtre d'en face et surtout comme une morte dont les traits s'effacent, deviennent une caricature. Cette observation indique que la dimension imaginaire subit une dissolution et que se forment des images spéculaires

5. *Ibid.*, p. 47.

réelles, i(a), hallucinatoires. De plus, il y a reflux de la libido objectale sur le moi, l'image de l'autre est désinvestie, ce qui lui donne ce style de gribouillage. Ces images humaines « à la six-quatre-deux » seront très souvent mentionnées dans les mémoires. Il faut dire que le traité de gymnastique écrit par son père était illustré par des figures humaines sommaires.

Schreber témoigne ici du fait que la catastrophe topologique dont il est victime est devenue perceptible dans l'espace euclidien de la perception. Lacan montre cette mutation spatiale brutale avec la transformation du plan projectif en espace hyperbolique (du schéma R au schéma I) dans son article « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose ». Notons qu'une désinhibition de l'autoérotisme accompagne cette régression topique et signe le reflux de la libido. « Une nuit fut décisive, en particulier, pour mon effondrement spirituel ; durant cette seule nuit, j'eus un nombre en vérité tout à fait inhabituel de pollutions (sans doute une demi-douzaine). »

Cet épisode annonce le déchaînement hallucinatoire et le début de la construction délirante par laquelle le sujet va tenter de rationaliser son expérience réellement vécue. Délire que nous pouvons qualifier de génial et qui accompagne les remaniements de l'imaginaire jusqu'à la construction de la métaphore délirante d'être la femme de Dieu. « C'est de ce moment que datent les premières manifestations de colusions avec des forces surnaturelles, notamment d'un raccordement de nerfs que le Professeur Flehsig avait branché sur moi, de sorte qu'il parlait par le truchement de mes nerfs sans être personnellement présent. » Schreber indique aussi sa conviction délirante que les intentions de Flehsig ne sont pas pures, entendons qu'il a l'intention de jouir sexuellement ou autrement de son corps ; indice interprétatif : « Au cours d'une visite personnelle [...] il n'osa plus me regarder dans les yeux. »

Schreber après cette allusion parle de son éviration, de sa transformation en femme et de son commerce permanent avec les nerfs de Dieu : « Le moment est venu d'entrer dans le détail à propos de la nature des voix intérieures qui depuis lors me parlent sans arrêt, dont il a été déjà souvent question, et en même temps à propos de cette tendance à mon avis immanente à l'ordre de l'univers, qui emporte la nécessité d'en venir, dans certaines circonstances, à l'“éviration” (transformation en femme) de l'être humain (visionnaire) qui est entré en un commerce désormais impossible à suspendre avec les nerfs divins (rayons) ⁶. »

La thèse de Freud sur Schreber et sa relecture topologique par Lacan

Je suspendrai ici ma lecture des *Mémoires d'un névropathe* pour interroger avec Freud et Lacan ce moment de déclenchement. Mais, au fait, déclenchement de quoi ?

6. *Ibid.*, p. 52.

D'une psychose sans nul doute. Mais alors, quelle psychose pour Schreber ? Ses symptômes sont trop complexes et mouvants pour que la paranoïa de Kraepelin les contienne. Psychose hallucinatoire délirante, c'est trivial. Paraphrénie est l'étiquette donnée par Freud, la plus juste dans la nosographie classique. Il y eut un épisode avec destruction et disparition des organes vitaux, comme dans le syndrome de Cotard. Lacan estime que cette paranoïa va vers la schizophrénie. La folie du président conserve sa part d'énigme. Et si nous lui donnions le titre de psychose du président, ou plus justement de psychose de Schreber puisqu'il s'agit d'une création singulière ?

Nommer le mal est un pas, en cerner l'étiologie en est un autre, plus difficile, car il confronte le chercheur au réel. Freud puis Lacan ont promu une étiologie centrée sur le sujet, et ce n'est pas un vain idéalisme. Le sujet, c'est du vivant, le sujet est réel mais au niveau où l'organique rencontre ce qui spécifie l'humain : le langage, actif pour structurer cette strate hypercomplexe du vivant, avec le signifiant comme cause matérielle de ce sujet qui parle et de ce corps qui jouit. C'est en ce lieu atopique de n'être qu'une topologie que se décident les symptômes. Ce lieu, est-ce le sujet de l'inconscient ? C'est ce qui nous différencie des rats et qui fait que le médecin approchant son patient n'est pas une molécule injectée à d'autres molécules.

Sigmund Freud rencontra le sujet Schreber, c'est paradoxal de dire cela puisqu'il ne connut jamais la personne. Freud rencontra Schreber par une énonciation transcrite dans un texte, car c'est aussi cela un sujet, une énonciation qui se propage hors corps dans ce que le langage permet de lien social. Freud⁷ se laissa enseigner par Schreber. Il reconnut dans ses mémoires ses propres thèses sur la psychose paranoïaque et la théorie de la libido. Il s'étonne de ce savoir endoscopique révélé par le psychotique. Lacan fera de même, mais il comprendra que ce savoir de la folie est un savoir dans le réel émergeant grâce à une topologie spécifique. Freud le devine, mais ne l'explicite pas. Il est préoccupé par sa recherche sur l'impact du sexuel dans le psychique et par la place d'un père pour un sujet. C'est pourquoi il oriente l'étiologie du cas de ce côté, restant en cela très proche des énoncés de Schreber. Pour Freud, le déclenchement de la maladie schrébérienne est dû à une explosion de libido homosexuelle. Il le démontre clairement. Partant des rêves et des pensées précédant le déclenchement, il établit un lien entre eux : le rêve de rechute est le souhait de revoir Flechsig en position féminine, comme le dit la pensée : subir un accouplement comme une femme.

Lorsqu'il lit Schreber, Freud dispose de la première topique, du complexe d'Œdipe, du fantasme, d'une théorie de la libido et de la bisexualité. Ce sont ces deux notions qui le guident dans sa lecture. D'un point de vue économique, il estime que l'âge de Schreber, 51 ans, est critique pour la vie sexuelle, qui entre dans une phase

7. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1967, p. 263.

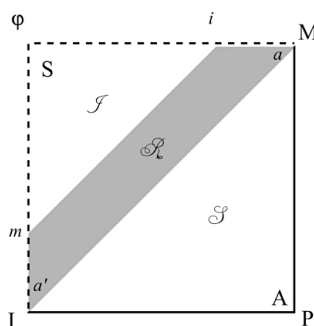
d'involution et peut être facilement déséquilibrée. Le transfert sur Flechsig renforça vivement la valence féminine et la libido fut mobilisée dans ce sens, comme en témoigne le fantasme du coït. Freud précise que dans un premier temps du déclenchement Schreber va se défendre contre cette occurrence et qu'une part de sa construction délirante est l'expression de cette défense.

Mais Freud ne s'en tient pas à cette causalité manifeste, qui n'explique pas le développement du délire paramystique. Il faut que ce transfert ait actualisé le rapport de Schreber à son père pour qu'il débouche sur ce délire. Car ce père n'est pas n'importe qui, c'est le docteur Daniel Gottlieb Moritz Schreber, célèbre rééducateur hygiéniste, soucieux de la beauté et de la bonne santé de la jeunesse allemande, réformateur social ayant promu de sains loisirs, dont le jardinage, pour la classe ouvrière. Son traité de gymnastique en chambre est un *best-seller* et il applique à ses enfants ses principes orthopédiques, à ses deux fils surtout, qu'il voudra beaux et d'un maintien parfait. L'aîné se suicidera, nous étudions ce qui advint du cadet.

Freud ne pouvait manquer de souligner l'importance d'un tel père dans l'étiologie de cette psychose. Ce père absolu devient Dieu dans le délire et Flechsig, par transfert, entre en tant qu'âme dans la classe sémantique du père. En tant qu'âme car à cette époque le père historique est mort. Le combat de Schreber contre l'âme Flechsig et, par extension, contre Dieu traduit l'ambivalence œdipienne du fils à l'encontre de ce père.

Apparemment, Freud insère la psychose de Schreber dans un cadre œdipien avec cependant un trait hétérodoxe : la frustration de n'avoir pas de descendance pourrait avoir alimenté le fantasme féminin. Et, finalement, Freud accorde à cette cause latérale une importance plus grande qu'il n'y paraît puisque la solution qui stabilise le délire – devenir la femme de Dieu – équivaut à l'accomplissement de la volonté idéalisée d'avoir des enfants, volonté que Lacan situe sur le schéma R^8 en I par le court-circuit de la relation narcissique i, m .

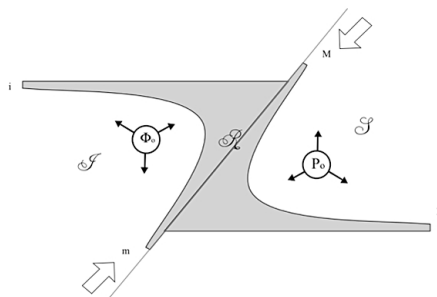
Schéma R



8. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 553.

Après le déclenchement, cette volonté procréatrice glissera pour ainsi dire le long des nerfs hyperboliques de l'univers. Une telle spatialisation devient topologiquement lisible sur le schéma I⁹ de l'article que Jacques Lacan consacre au président.

Schéma I
(simplifié)



L'espace schrébérien s'incurve depuis i, lieu de la jouissance transsexualiste, jusqu'au futur de la créature en m, du côté d'une jouissance narcissique de l'image (contemplation de son buste paré de colifichets). Par contre, et nous comprenons combien fragile sera cette stabilisation par la féminisation, qui n'est en rien une suppléance, Schreber ne peut plus rejoindre, avec ce choix hiérogamique, l'idéal du moi où se maintient ce qui existe. C'est que la topologie de cet univers est disjonctive, une asymptote le scinde et, comme l'écrit Lacan¹⁰, « toute l'épaisseur de la créature réelle s'interpose par contre pour le sujet entre la jouissance narcissique de son image et l'aliénation de la parole où l'idéal du moi a pris la place de l'Autre¹⁰ ». Il suffit d'une mauvaise rencontre, d'un heurt contre la créature réelle pour que se disperse le créé. N'oublions pas que la paranoïa ressortit entièrement à un traitement du réel par l'imaginaire.

Un espace subjectif

Quel espace montre le schéma I ? Le concept d'espace possède une telle extension qu'il est nécessaire de préciser son champ de validité dans le discours qui nous concerne, le discours analytique. L'espace topologique qu'utilise Lacan pour commenter le cas du président Schreber n'est certainement pas celui des mathématiques, ni celui de la physique ; il n'autorise aucun calcul, ni aucune probation expérimentale. Ce n'est en rien un espace matérialisable dans la consistance du corps ; il ne recoupe pas l'anatomie. Ce n'est pas non plus celui de l'expérience vécue dans les trois dimensions euclidiennes de notre croyance basique à la réalité. Cet espace qu'un simple et très approximatif dessin peut rendre cependant sensible à notre capacité discursive est ce que, dans sa thèse de psychopathologie clinique et psychanalyse,

9. *Ibid.*, p. 571.

10. *Ibid.*, p. 572.

Florence Briolais ¹¹ nomme l'espace subjectif. Un espace n'apparaissant que dans l'énonciation singulière d'un sujet et doté de la paradoxale propriété d'être une puissance de connexion, sur le versant des signifiants, marquée par la disjonction de l'impossible à signifier. C'est très précisément ce que rend perceptible le schéma I avec la diagonale du réel refendant l'univers hyperbolique de la psychose du président. Ce schéma capte l'espace surgi de la prosopopée schrébérienne dans la lecture qu'en fait Lacan ; et nous pouvons le dire symptomatique de cette lecture, car il advient en un point d'appel du propre réel du lecteur qui s'en défend : « Sans doute ce schéma participe-t-il de l'excès où s'oblige toute formalisation qui veut se présenter dans l'intuitif. »

En cela l'usage du terme même de topologie dans la psychanalyse ne peut que participer d'un malaise épistémologique, car l'emprunt fait par Lacan aux vérités mathématiques pour un usage de monstration de la réalité subjective est un acte de subversion des savoirs. Le courage intellectuel doit ici prendre une voie d'humilité devant ces poinçons de l'absolu que sont les êtres mathématiques et rendre hommage à ceux qui surent, par leur ascèse, les extraire du réel. Le courage de Lacan topologiste du sujet fut d'avoir pris le risque d'une erreur qui pouvait être fatale à son discours. Mais il s'avère que tout le cas tel qu'il s'énonce de la plume même de Schreber répond à cet entendement topique et que d'autres cas de la clinique vivante des psychoses viennent en conforter la pertinence. Aussi pouvons-nous poursuivre cette exploration topologique des *Mémoires d'un névropathe* dans leur valeur d'annales du déclenchement de la psychose.

Quelques brins de topologie

Nous avons vu que la théophanie à laquelle Schreber participe répond d'une véritable neurocosmologie. Ses mémoires témoignent d'une phénoménologie créationniste qui n'est pas sans analogie avec des paradigmes en cours à son époque et qu'il avait dû, étant très cultivé, très probablement rencontrer. Ne trouve-t-on pas en effet dans le formidable pouvoir créateur des nerfs et des rayons un écho des thèses vitalistes, celles de la génération spontanée des micro-organismes si efficacement ruinées par Pasteur, et de l'hypothèse longuement soutenue dans la physique, jusqu'à la théorie de la relativité, de l'existence de l'éther photophore comme milieu de transmission des ondes électromagnétiques (éther insaisissable qui devait être à la fois absolument indéformable et totalement souple pour laisser librement se mouvoir les planètes ; fluide à la fois tourbillonnaire et circulant dans une infinité d'imperceptibles tubes ultrafins ; éther somme toute plutôt schrébérien) – les deux paradigmes venant se combiner dans l'affirmation d'une origine extra-terrestre de la vie qui sauvait le mythe biblique. Mais qu'un délire aussi riche que celui du président emprunte

11. F. Briolais, *De la création de l'espace subjectif en psychanalyse*, thèse de psychopathologie clinique et psychanalyse, université de Provence Aix-Marseille, 2009.

aux doxas de son temps ne doit pas nous surprendre. Ce qui semble plus intéressant, c'est que le treillis des nerfs divins, si prompts au raccordement sur les siens, par où circulent les messages de la langue fondamentale, et leur tressage avec les rayons, qui rappelons-nous sont les âmes des morts purifiées dans les empires célestes et devenues aptes à transmettre la volupté, entendons la jouissance, ce complexe réseau n'est pas sans évoquer une branche fort abstraite de la topologie contemporaine, c'est-à-dire les espaces fibrés¹².

Que le lecteur se rassure, nous n'irons pas au-delà d'une évocation intuitive de ces fibrés dont la physique fait grand usage. Jacques Lacan¹³ les mentionne, sans plus ample développement, dans le programme d'enseignement qu'il destinait aux étudiants du département de psychanalyse de l'université de Vincennes : « Topologie, j'entends mathématique et sans qu'en rien encore, l'analyse puisse (à mon sens) l'infléchir. Le nœud, la tresse, la fibre, la compacité : toutes les formes dont l'espace fait faille ou accumulation sont là, faites pour fournir à l'analyste de ce dont il manque : soit d'un appui autre que métaphorique, aux fins d'en sustenter la métonymie. »

Nous ne commenterons pas cette incise ouvrant un vaste champ à l'investigation des analystes qui voudraient bien s'aventurer en ces domaines où les attendent des mathématiques redoutables de complexité. À cet égard, nous mentionnerons l'article de Yann Diener¹⁴ : « Un espace chiffonné est-il un espace lacanien », où il fait usage d'un analogon d'espace fibré pour décrire le chiffonnage par le petit Hans d'une girafe en papier. Notons au passage que tout espace topologique, c'est-à-dire nanti de la propriété d'homéomorphisme, est chiffonnable autant qu'on le pourra et que, selon la nature des fibres qui le constituent, l'opération peut ne pas être commutative. Expérience triviale dans le bas monde humain, froisser un semblable est toujours irréversible.

De même, le déclenchement d'une psychose reste un événement non réversible. Il se produit une mutation de l'espace subjectif révélant un état métastable généré par la forclusion d'un ou de plusieurs signifiants. Et ce qui reste remarquable avec Schreber, c'est sa compétence à nous rendre pensable cette métamorphose. Ainsi lui est-il révélé un principe de *télégraphie-lumière*¹⁵ pour désigner l'attraction mutuelle des rayons et des nerfs. Cette « télégraphie » n'est-elle d'usage banal sur une sphère terrestre câblée de part en part de fibres optiques. Et que dire du phénomène

12. R. Cottreaux, *Espaces fibrés et connexions, une introduction aux géométries classiques et quantiques de la physique théorique*, publication en ligne du Centre de physique théorique de Luminy-Marseille. À consulter également les sites consacrés au mathématicien de génie Alexandre Grothendieck, ainsi qu'à Jean-Pierre Serre.

13. J. Lacan, « Peut-être à Vincennes... » (janvier 1975), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 313.

14. Y. Diener, « Un espace chiffonné est-il un espace lacanien ? », *Essaim*, n° 21, Toulouse, érès, 2008, p. 9-15.

15. D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, op. cit., p. 106.

hautement projectif de la prise de notes qui permet à ces rayons divins de lire ses pensées. À chaque pensée, notée par lui en ce monde sublunaire correspond immédiatement une prise de notes¹⁶ par les rayons, qui peuvent ensuite lui suriner : *nous avons déjà* (prononcer « zavons déjà »), sous-entendu : *noté cela*. N'avons-nous pas ici un bel exemple dans cette phrase interrompue (outre le redécoupage phonologique qui donne l'holosyntagme : *zavons*), d'une projection des particules de l'énonciation sur les signifiants des énoncés ? Il se produit une application de l'ensemble des éléments discrets de la pensée énonciative (les notes prises par Schreber) sur l'ensemble des énoncés perçus (les notes *déjà* prises par les rayons). Schreber s'entend penser dans le murmure des rayons selon une application du réel dans l'imaginaire. Sans aller plus loin, notons que l'application d'un ensemble topologique sur un autre ensemble topologique est à la base de la fibration de l'espace. Ainsi le président Schreber aurait-il eu accès, par son génial délire, à la fibre même du réel, sans savoir qu'un poète contemporain de son siècle, Isidore Ducasse, avait lutté toute une nuit, tel Jacob renaissant sous les traits de Maldoror, avec un cheveu oublié par Dieu dans un bordel.

Nous ne pouvons plus dire, ici, que la forclusion est un déficit. Elle est peut-être le défaut qui ouvre aux sujets créatifs un passage jusqu'au réel, d'où ils peuvent extraire des signifiants nouveaux.

La forclusion du signifiant du Nom du Père

Lacan reprenant le travail de Freud sur Schreber ne le contredit pas, comme parfois trop hâtivement on l'écrit. Il s'efforce plutôt de dissiper la fausse lecture qui ferait du paranoïaque un homosexuel persécuté par l'inversion grammaticale de son amour pour un homme : je l'aime/il me hait, le retour de sa projection fondant sa certitude. Ce schéma simpliste non seulement trahit Freud mais s'avère des plus dangereux dans le maniement du transfert. Certes, l'homosexualité est patente dans le matériel clinique apporté par Schreber, mais il faut l'entendre comme une contrainte de transsexualisme, à savoir la transformation en femme, dont le buste au miroir et la double sous-cutanée par un réseau de nerfs de la volupté typiquement féminine assurent le sujet contre l'intrusion d'une jouissance impensable, Autre absolument, et l'assurent d'une certitude qui fait sens : Dieu va le prendre pour épouse.

C'est ainsi que procède Lacan pour avancer avec Freud, du moins dans ce cas présent : il intègre ses découvertes dans une perspective élargie. Tout comme Freud, il place la question du père au cœur de la causalité mais située dans une perspective structurale.

16. *Ibid.*, p. 116-117.

Il s'est produit un conflit, le décor du drame œdipien est planté, mais le combat eut lieu sans les acteurs. Ni fils meurtrier, ni père assassiné, car il n'y avait pas de filiation. Le conflit éclata dans la seule trame du symbolique, drame dans la trame, c'est-à-dire dans la structure signifiante de l'Autre. Un signifiant fut refusé et son absence laissa un trou dans le signifié. Ce signifiant est celui qui soutient l'existence du sujet dans le monde, sa place de vivant et d'être sexué : le Nom du Père, avec son corrélat, le phallus signifiant. Aboli, ou plutôt non advenu, le signifiant du Nom du Père fera retour dans le réel et Schreber subira l'assaut des âmes Flechsig et d'un Dieu bifide, Ormuz d'en haut, Ahriman d'en bas. La forclusion du Nom du Père est pour le Lacan de Schreber la clef de la psychose, mais une clef comparable au couteau de Lichtenberg, dont Freud appréciait tant l'humour caustique, ce couteau sans lame et sans manche.

Il peut suffire pourtant à trancher les liens fragiles qui font tenir debout un sujet. D'être pire qu'une absence. Citons Lacan ¹⁷ dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » : « Pour que la psychose se déclenche, il faut que le Nom du Père, *werworfen*, forclos, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'Autre, y soit appelé en opposition symbolique au sujet. »

Pour Schreber, le déclenchement fut ourdi dès sa rencontre avec Flechsig. Il fut confronté à un père, à cet Un-père majuscule dont parle Lacan, tant l'impressionna le magistère du professeur que renforçait l'immense photo d'un encéphale ornant le mur de son bureau. Et cet Un-père s'installa en tiers du couple conjugal avec sa photographie votive posée sur la table de l'épouse. Position tierce par rapport à l'axe moi-objet qui, pour Daniel Paul, était aussi un axe idéal-réalité tant sa femme était le centre d'un amour éternisé par l'idéal. Il suffira que, huit années plus tard, le Nom du Père soit appelé en opposition au sujet confronté, par sa nouvelle nomination, à une fonction de père symbolique de collègues bien plus âgés pour qu'à son défaut, là où dans l'Autre rien ne répondit, se présentât cet Un-père, puisé à la margelle de l'imaginaire mais trop réel pour être symbolique, ce Flechsig qui, tel le phalène d'Edward Lorenz ¹⁸, amorcera la catastrophe du signifiant.

La forclusion du Nom du Père trouve dans ce cas une preuve sans conteste. Mais la retrouve-t-on à l'origine de toutes les psychoses ?

17. J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 577.

18. En 1972, le météorologue Edward Lorenz fait une conférence à l'American Association for the Advancement of Science intitulée : « Predictability: Does the Flap of a Butterfly's Wings in Brazil Set off a Tornado in Texas? », qui se traduit en français par : « Prédicibilité : le battement d'ailes d'un papillon au Brésil peut-il provoquer une tornade au Texas ? ».